

BEAUMARCHAIS, *LE BARBIER DE SEVILLE*, ACTE III, SCENE 4
LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO

ROSINE, *avec une colère simulée*

Tout ce que vous direz est inutile, monsieur. J'ai pris mon parti ; je ne veux plus entendre parler de musique.

BARTHOLO

Écoute donc, mon enfant ; c'est le seigneur Alonzo, l'élève et l'ami de don Bazile, choisi par lui pour être un de nos témoins. La musique te calmera, je t'assure.

ROSINE

Oh ! pour cela, vous pouvez-vous en détacher. Si je chante ce soir !... Où donc est-il, ce maître que vous craignez de renvoyer ? Je vais, en deux mots, lui donner son compte, et celui de Bazile. (*Elle aperçoit son amant : elle fait un cri.*) Ah !...

BARTHOLO

Qu'avez-vous?

ROSINE, *les deux mains sur son cœur, avec un grand trouble*

Ah! mon Dieu, monsieur... Ah! mon Dieu, monsieur...

BARTHOLO

Elle se trouve encore mal ! Seigneur Alonzo !

ROSINE

Non, je ne me trouve pas mal... mais c'est qu'en me tournant... Ah !

LE COMTE

Le pied vous a tourné, madame ?

ROSINE

Ah ! oui, le pied m'a tourné. Je me suis fait un mal horrible.

LE COMTE

Je m'en suis bien aperçu.

ROSINE, *regardant le Comte*

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO

Un siège, un siège. Et pas un fauteuil ici ? (*Il va le chercher*)

LE COMTE

Ah ! Rosine !

ROSINE

Quelle imprudence !

LE COMTE

J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO, *apportant un fauteuil*

Tiens, mignonne, assieds-toi. — Il n'y a pas d'apparence, bachelier, qu'elle prenne de leçon ce soir ; ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au Comte*

Non, attendez ; ma douleur est un peu apaisée. (*À Bartholo.*) Je sens que j'ai eu tort avec vous, monsieur je veux vous imiter, en réparant sur-le-champ...

BARTHOLO

Oh! le bon petit naturel de femme ! Mais, après une pareille émotion, mon enfant, je ne souffrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, bachelier.

ROSINE, *au Comte*

Un moment, de grâce! (*À Bartholo.*) Je croirai, monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets en prenant ma leçon.

LE COMTE *à part, à Bartholo*

Ne la contrariez pas, si vous m'en croyez.

BARTHOLO

Voilà qui est fini, mon amoureuse. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE

Non, monsieur. Je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO

Je t'assure que ce soir elle m'enchantera.

ROSINE, *au Comte, à part*
Je suis au supplice.

LE COMTE, *prenant un papier de musique sur le pupitre*
Est-ce là ce que vous voulez chanter, madame ?

ROSINE
Oui, c'est un morceau très agréable de *La Précaution inutile*.

BARTHOLO
Toujours *La Précaution inutile* !

LE COMTE
C'est ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du printemps, d'un genre assez vif. Si madame veut l'essayer...

ROSINE, *regardant le Comte*
Avec grand plaisir un tableau du printemps me ravit ; c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'hiver, il semble que le cœur acquière un plus haut degré de sensibilité comme un esclave, enfermé depuis longtemps, goûte avec plus de plaisir le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas au Comte*
Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, *bas*
En¹ sentez-vous l'application ?

BARTHOLO
Parbleu ! (*Il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.*)

ROSINE, chante² (N° 3)
Quand dans la plaine,

¹ « En » dans les manuscrits, « Et » dans les premières éditions.

² Note de Beaumarchais : « Cette ariette dans le goût espagnol fut chantée le premier jour à Paris malgré les huées, les rumeurs et le train usités au parterre en ces jours de crise et de combat. La timidité de l'actrice l'a depuis empêchée d'oser la redire, et les jeunes rigoristes du théâtre l'ont fort louée de cette réticence. Mais si la dignité de la Comédie Française y a gagné quelque chose, il faut convenir que *Le Barbier de Séville* y a beaucoup perdu. C'est pourquoi, sur les théâtres où quelque peu de musique ne tirera pas autant à conséquence, nous invitons tous directeurs à la restituer, tous acteurs à la chanter, tous spectateurs à l'écouter et tous critiques à nous la pardonner, en faveur du genre de la pièce et du plaisir que leur fera le morceau. »

*L'amour ramène
 Le printemps
 Si chéri des amants,
 Tout reprend l'être,
 Son feu pénètre
 Dans les fleurs
 Et dans les jeunes cœurs.
 On voit les troupeaux
 Sortir des hameaux ;
 Dans tous les coteaux
 Les cris des agneaux
 Retentissent ;
 Ils bondissent :
 Tout fermente,
 Tout augmente ;
 Les brebis paissent
 Les fleurs qui naissent ; Les chiens fidèles
 Veillent sur elles ;
 Mais Lindor enflammé
 Ne songe guère
 Qu'au bonheur d'être aimé
 De sa bergère.*

MÊME AIR

*Loin de sa mère
 Cette bergère
 Va chantant
 Où son amant l'attend.
 Par cette ruse,
 L'amour l'abuse ;
 Mais chanter
 Sauve-t-il du danger ?
 Les doux chalumeaux,
 Les chants des oiseaux,
 Ses charmes naissants,
 Ses quinze ou seize ans,
 Tout l'excite,
 Tout l'agite ;
 La pauvrete
 S'inquiète.
 De sa retraite,
 Lindor la guette ;*

*Elle s'avance ;
Lindor s'élançe ;
Il vient de l'embrasser :
Elle, bien aise,
Feint de se courroucer
Pour qu'on l'apaise.*

PETITE REPRISE

*Les soupirs,
Les soins, les promesses,
Les vives tendresses,
Les plaisirs, Le fin badinage,
Sont mis en usage ;
Et bientôt la bergère
Ne sent plus de colère.
Si quelque jaloux
Trouble un bien si doux,
Nos amants d'accord
Ont un soin extrême...
De voiler leur transport ;
Mais quand on s'aime,
La gêne ajoute encor
Au plaisir même.*

(En l'écoutant, Bartholo s'est assoupi. Le Comte, pendant la petite reprise, se hasarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affaiblit, et finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence, au mot extrême. L'orchestre suit le mouvement de la chanteuse, affaiblit son jeu, et se tait avec elle. L'absence du bruit qui avait endormi Bartholo, le réveille. Le Comte se relève, Rosine et l'orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite reprise se répète, le même jeu recommence.)

LE COMTE

En vérité, c'est un morceau charmant, et madame l'exécute avec une intelligence...

ROSINE

Vous me flattez, seigneur ; la gloire est tout entière au maître.

BARTHOLO, *bâillant*

Moi, je crois que j'ai un peu dormi pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas, je viens, je toupille, et sitôt que je m'assieds, mes pauvres jambes... *(Il se lève et pousse le fauteuil.)*

ROSINE, *bas au Comte*

Figaro ne vient point !

LE COMTE
Filons le temps.

BARTHOLO

Mais, bachelier, je l'ai déjà dit à ce vieux Bazile : est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies que toutes ces grandes aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, et qui me semblent autant d'enterrements ? Là, de ces petits airs qu'on chantait dans ma jeunesse, et que chacun retenait facilement ? J'en savais autrefois... Par exemple...
(Pendant la ritournelle, il cherche en se grattant la tête et chante en faisant claquer ses pouces et dansant des genoux comme les vieillards.)

*Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?..*

(Au Comte en riant.) Il y a Fanchonnette dans la chanson ; mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus agréable et la faire cadrer aux circonstances. Ah ! ah ! ah ! ah ! Fort bien ! pas vrai ?

LE COMTE, *riant*
Ah ! ah ! ah ! Oui, tout au mieux.